

FRANÇOIS SCHUITEN

« J'aime les me projeter a



Auteur de bandes dessinées, scénographe, illustrateur, François Schuiten est un bâtisseur de mondes rêvés. Mais ceux-ci sont enracinés dans l'histoire de Bruxelles, de la Belgique et de l'Europe.

« Il faut développer l'ombre pour créer de la lumière. C'est un paradoxe... »

- U N PÈRE et un grand-frère architectes et vous, auteur de bandes dessinées : une manière d'être soi-même tout en étant dans le courant familial...

– Quand on est enfant, on ne sait pas trop pourquoi on fait les choses. Sans doute, l'espace de la bande dessinée était-il pour moi l'espace qui pouvait le mieux incarner mes rêves. Mais il est évident que l'influence familiale a joué, avec mon père qui aimait la peinture et mon frère qui me tirait vers la narration, l'imaginaire et la bande dessinée.

– *Cependant vous vouliez raconter une histoire avec d'autres, en collaboration...*

– Oui, la collaboration, c'est ce que je préfère, même si aujourd'hui j'entame une histoire tout seul. Mais c'est la première fois et j'en suis d'ail-

leurs un peu inquiet. La collaboration, elle, me convient profondément. Les bandes dessinées avec Benoît Peeters sont une œuvre commune. Nous assumons à deux l'histoire, le scénario, le thème. Récit, texte, dessin, cela forme une seule et même matière.

– *Quand on est à sa planche à dessin, c'est un travail solitaire, tout de même ?*

– On est très seul, oui. C'est une discipline, un dialogue intérieur permanent, une tension entre le plaisir du jeu et la contrainte. C'est un espace dont j'ai besoin. Quand je ne suis pas dans la création d'une BD, cela me manque. Il y a une traque, un chemin toujours insatisfaisant, toujours fascinant, dont on ne comprend pas toujours les ressorts, un labyrinthe curieux. Ce qui guide, c'est le plaisir et l'émotion qui surgissent quelquefois là où je ne les attends pas.

racines et dans l'avenir »

– Au-delà du dessin, il y a dans vos histoires un univers fantastique où on présente toutes les grandes questions existentielles des Européens de traditions judéo-chrétienne et gréco-latine : d'où vient-on, où va-t-on, que retenir de tout ce qu'on a reçu comme tradition philosophique ou spirituelle ?

– Je suis obsédé par l'idée de racines. C'est pour cela notamment que je me bats pour la défense du palais de justice de Bruxelles. Il y a dans nos sociétés des signes qui sont souvent brouillés, perdus. Par nos histoires, nous essayons de nous remettre en lien avec un ensemble de forces, de mythes, de signes...

– Que voulez-vous garder de votre tradition ?

– Je me méfie de la morale et des livres moralistes. Je ne sais pas trop ce que disent mes histoires, mais elles ne se résument pas à une morale. Ce serait contraindre l'imaginaire du lecteur. Quant à la tradition chrétienne, ce n'est pas très clair ce que je veux en garder et je ne sais pas non plus si je veux éclaircir cela.

– On imagine chez vous une nostalgie d'une certaine époque, celle d'une Belgique créative et dynamique d'il y a cent ans, avec les Horta, Solvay, Nagelmackers...

– On est très peu conscient de l'histoire extraordinaire que ces personnes ont incarnée. Cette méconnaissance nous empêche de nous projeter dans l'avenir.

– Un de vos coups de cœur et de vos coups de sang, c'est votre ville, Bruxelles, que vous aimez et qui vous donne le blues...

– Je suis un enfant de Bruxelles. Cette ville m'a construit et a construit mon ima-

ginaire. Je lui dois tout. Mon travail est définitivement lié à elle. Je viens d'ailleurs de faire avec Christine Coste un guide « Lonely Planet » sur cette ville. Je la connais et pourtant, je la découvre encore.

– À Bruxelles, il y a des bâtiments qui vous inspirent particulièrement, comme les gares ou le palais de justice...

– Pour moi, le palais de justice est un bâtiment emblématique du patrimoine bruxellois. On ne peut pas le dissocier de sa fonction. D'accord pour le mettre en phase avec son époque, mais je ne comprends pas pourquoi certains essaient de faire sortir les tribunaux du lieu. On ne peut pas décider de son avenir d'une manière arrogante sans s'intéresser à l'avis des principaux intéressés, notamment les juges et les avocats. Même si le bâtiment représente une certaine vision de la justice d'une certaine époque, il faut l'assumer et cela permet même de mieux réfléchir à ce qu'on souhaite pour la justice de demain.

– Vous participez à la création d'un musée du train à la gare de Schaerbeek et vous êtes aussi sollicité en France pour imaginer quel pourrait être l'avenir du grand Paris. C'est stimulant de pouvoir faire preuve d'utopie ?

– J'aime les racines et me projeter dans l'avenir. Mon frère Luc et moi sommes parfois sollicités pour notre capacité à rêver, à imaginer l'avenir. L'utopie est utile. On est un peu en panne d'utopie aujourd'hui. Il y a des vides énormes notamment en ce qui concerne l'utopie sociale. Je reproche d'ailleurs à notre pays et à Bruxelles leur incapacité à se projeter dans le futur. On est dans l'hyper court terme. C'est terrifiant.

– Peut-on, comme auteur de BD ou scénographe, s'engager dans des combats de citoyen ?

– Oui, dessiner le palais de justice de Bruxelles, c'est aussi le défendre.

– À Louvain-la-Neuve, vous avez été très présent en 2009-2010, en tant qu'artiste en résidence invité par l'UCL, mais aussi en participant à un spectacle musical avec des jeunes et en dessinant la nouvelle fresque « La tour de Babel » sur la grand-place...

– C'était très riche. C'est une idée formidable que de faire rencontrer des étudiants et un artiste. L'idée mérite d'ailleurs d'être amplifiée et approfondie. Un regret : j'ai surtout rencontré les « littéraires » et les « culturels ». Une rencontre plus contrastée avec des étudiants de disciplines comme la médecine, l'architecture, l'ingénierie, aurait aussi été intéressante. Je crois beaucoup aux croisements. Je ne crois plus qu'on peut développer une sorte de pureté. La BD est déjà une forme impure et je trouve cela réjouissant. Le monde universitaire offre une concentration de potentialités qui ne demandent qu'à se croiser.

– Votre devise, c'est « In umbra, lux ». Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je travaille beaucoup sur le rapport de l'ombre et de la lumière. C'est ma façon d'aborder le dessin. Il faut développer l'ombre pour créer de la lumière. C'est un paradoxe...

– Et une métaphore...

– Il faut aimer l'ombre pour aimer la lumière. C'est dans les contrastes que les choses prennent leur sens. Et les histoires ont besoin de s'enraciner dans l'ombre pour que se dégage un peu de lumière. ■

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**